

LAMARTINE

L'ÉLÉGIE AVANT LAMARTINE

Pendant que des poètes comme Lebrun et Gilbert, à la fin du XVIII^e siècle, consolidaient la poésie vers le lyrisme oratoire et que Delille s'essayait à noter des impressions pittoresques, toute une école s'efforçait de faire revivre l'élegie antique. Ironique ou triste, passionnée ou mélancolique, l'élegie a pour caractère de contenir les confidences mêmes du poète ; par cette voie on s'acheminait vers un lyrisme personnel, trait fondamental de la poésie romantique. On va voir comment deux poètes, Marie-Joseph Chénier et Millevoye, ont traité l'élegie.

La mélancolie.

Marie-Joseph Chénier, frère d'André Chénier, était un célèbre poète tragique. Le *Chant du départ*, dont il est l'auteur, l'avait classé parmi les maîtres du genre. Hostile à Napoléon à qui il reproche d'avoir étouffé la liberté, il s'en prend à lui dans la pièce intitulée *La Promenade*¹, d'où ces vers sont tirés. La vue de Saint-Cloud lui rappelle le coup d'État de Bonaparte, puis au soir tombant sa colère semble s'apaiser et se muer en une profonde mélancolie.

Le troupeau se rassemblé à la voix des bergers ;
L'entends frémir du soir les insectes légers ;
Des nocturnes zéphirs, je sens la douce haleine ;
Le soleil de ses feux ne rougit plus la plaine,
Et cet astre plus doux, qui luit au haut des cieux,
Argente mollement les flots² silencieux ;
Mais une voix qui sort du vallon solitaire³
Me dit : « Viens ; tes amis ne sont plus sur la terre ;
Viens ; tu veux rester libre et le peuple est vaincu. »
Il est vrai : jeune encore, j'ai déjà trop vécu⁴.
L'espérance lointaine et les vastes pensées
Embellissaient mes nuits tranquillement bercées.
À mon esprit déçu, facile à prévenir,
Tes mensonges rians coloraient l'avenir.
Plût-elle illusion, tu m'es bientôt ravie !
Vous m'avez délaissé, doux rêves de la vie ;
Vaines, gloire, bonheur, patrie et liberté.

1. *La Promenade* fut écrite en 1805 et se rapporte à cette époque dans les milieux littéraires et politiques de Paris ; mais elle fut publiée qu'en 1815. — 2. La poésie se

promène le long de la Seine. — 3. Cf. *Le Vallon de Lamartine* dans les premières méditations. — 4. Chénier avait en 1805 quarante et un ans. Il devait mourir en 1811.

Vous fuyez loin d'un cœur vide et désenchanté.
Les chagrins, les travaux ont doublé mes années ;
Ma vie est sans couleur et mes pâles journées
M'offrent de longs ennuis l'enchaînement certain,
Lugubres comme un soir qui n'eut pas de matin ;
Je vois le but, j'y touche et j'ai soif de l'atteindre.
Le feu qui me brûlait a besoin de s'éteindre ;
Ce qui m'en reste encor n'est qu'un morne flambeau
Eclairant à mes yeux le chemin du tombeau.
Que je repose en paix sous le gazon rustique,
Sur les bords du ruisseau pur et mélancolique !
Vous, amis des humains et des champs et des vers,
Par un doux souvenir peuplez ces lieux déserts ;
Suspendez aux tilleuls qui forment ces bocages,
Mes derniers vêtements mouillés de tant d'orages.
Là, quelquefois encor daignez vous rassembler ;
Là prononcez l'adieu ; que je sente couler
Sur le sol enfermant mes cendres endormies
Des mots partis du cœur et des larmes amies.

Marie-Joseph Chénier, *La Promenade*.

L'amour et l'absence.

Millevoye (1782-1816) fut, avant Lamartine, le plus réputé des poètes élégiaques. Dans ses poèmes, il ne s'est pas borné à imiter les élégiaques Latins comme Tibulle et Catulle ; ce sont ses propres joies, ses propres douleurs qu'il a chantées. On entend dans la pièce suivante qui contient de très beaux vers les premiers accents du *Lac* de Lamartine et de *La Tristesse d'Olympe* de Hugo.

Elle est partie, hélas ! peut-être sans retour.
Elle est partie ; et mon amour
Redemande en vain sa présence.
Lieux qu'elle embellissait, j'irai du moins vous voir !
A sa place j'irai m'asseoir
Et lui parler en son absence.

De sa demeure alors, je reprends le chemin ;
La clé mystérieuse a tourné sous ma main
J'ouvre ... elle n'est plus là ; je m'arrête, j'écoute ...
Tout est paisible sous la voûte
De ce séjour abandonné.
De tout ce qu'elle aimait je reste environné.
L'aiguille qui du temps, dans ses douze demeures,
Ne marque plus le pas, ne fixe plus le cours,
Laisse en silence fuir ces heures
Qu'il faut retrancher de mes jours.
Plus loin, dans l'angle obscur, une harpe isolée,
Désormais muette et voilée.

Il ne redit plus le doux chant des amours.
Sous ces rideaux légers, les songes, autour d'elle,
Balançant leur vol incertain,
Des souvenirs du soir charmaient, jusqu'au matin,
Le paisible sommeil qui la rendait plus belle.
Je revois le flambeau qui près d'elle veillait
À l'instant où sa main chérie
Traça dans un dernier billet
Ces mots : « C'est pour toute la vie... »
Mots charmants ! Oh ! déjà seriez-vous effacés ?
Ne resterait-il plus à mon âme flétrie
Qu'un regret douloureux de mes plaisirs passés

Millevoye, *La Demeure abandonnée*.

LA POÉSIE PERSONNELLE

Lamartine a retracé en 1837, dans une pièce que nous citons ci-après : *À Félix Guilleminard*, les étapes de sa pensée poétique. Personnelle et intime dans *Les Méditations* (1820), son inspiration s'est élargie et purifiée par la lutte en se faisant religieuse, sociale et humaine. C'est cet « élargissement du moi » l'expression est de Lamartine lui-même — que nous avons cherché à rendre sensible par le choix des textes cités.

LE LAC

Cette poésie célèbre représente la perfection de la première manière de Lamartine et le modèle de « l'élegie moderne » créée par les romantiques.

Lamartine avait connu à Aix-les-Bains, en octobre 1816, une jeune femme, Mme Charles, atteinte d'une maladie de poitrine. Des promenades sur le lac du Mont-Saint-Victor et en montagne, des causeries, des confidences avaient établi entre eux une intimité tendre. Ils se revirent à Paris pendant l'hiver et au printemps de 1817 et se promirent de se retrouver à Aix l'été suivant. Lamartine y arriva le 15 août et apprit bientôt que Mme Charles, très malade, ne viendrait pas. Le 17 août, il fit avec des amis une promenade sur le lac, débarqua à l'abbaye de Saint-Pierre et vers le soir, profitant d'un instant de solitude, assis sur le rocher de la Vierge, jeta sur un carnet que lui avait donné son amie la première ébauche du *Lac*.

Et, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle¹ emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?

1. Lamartine avait d'abord écrit : sans pouvoir rien fixer emportés...